

I

LE COMMIS DE L'ODÉON

Aussi loin que la mémoire des anciens puisse remonter, Bourmont – petit bourg planté en plein cœur de la Haute-Marne – a toujours compté trois médecins. Accoucheurs, généralistes, chirurgiens à l'occasion, ces praticiens dévoués remplissaient tous les rôles et suffisaient à peine à la besogne car on venait consulter des coins les plus reculés du canton. Pour assumer pleinement ses responsabilités de chef-lieu, le village se devait de veiller à la santé des populations avoisinantes.

En 1863, les édiles de la région sont fort préoccupés : l'un de ces trois docteurs vient de mourir et il faut lui trouver au plus vite un remplaçant. Heureusement, Nicolas le charron assure que son cousin, jeune médecin né tout près de là à Levécourt, ne sera pas fâché de venir exercer son ministère dans ces paysages familiers.

Le Dr François Michel a exercé jusque-là dans les Vosges, mais il n'attendait sans doute que ce signe du destin pour venir arpenter, redingote noire sur le dos et mallette de cuir à la main, les terres de son enfance. Avec satisfaction, il fait découvrir le pays à son épouse Emélie et à Georges, son petit garçon. Dominant les vallons qui conjuguent à l'infini leur dégradé de verts, Bourmont s'agrippe et se recroqueville sur les versants d'une haute

colline. Les plaines onduleuses viennent se briser sur les rochers comme une houle apaisée et la vieille église Notre-Dame dresse orgueilleusement sa flèche de pierre grise, fanal dans la mer immobile des pâturages.

En ce XIX^e siècle, le bourg se gonfle d'importance avec ses sept cent cinquante habitants, on s'y presse de tous les horizons pour courir les multiples foires qui rythment l'année et animent la vie commerciale et agricole du département. Foire aux petits cochons, foire aux chevaux, foire aux bestiaux... les Bourmontais paraissent si avides de ces marchés que l'on finit, dans la région, par les surnommer les « Foireux » ! Dérision et jalousie qui ne sauraient atteindre les villageois : ils se parent fièrement de ce titre et observent avec commisération le monde grouiller au lointain.

Le Dr Michel apprend à connaître ses patients : des agriculteurs bien sûr, mais aussi quelques rentiers, une poignée de gendarmes et des ouvriers de la fabrique de cire. Le travail ne manque pas, mais si la vie s'écoule agréablement à Bourmont, on n'y fait pas fortune. Pour tout honoraire, les patients impécunieux gratifient bien souvent le médecin d'une poule ou d'un lapin que la bonne Emélie s'empresse de faire rôtir dans la cheminée.

Le docteur s'est installé dans une vaste demeure carrée en plein centre du village, rue Saint-Nicolas, et le nouveau venu apprend vite que cette maison appartient à l'histoire locale : on rappelle avec émotion que derrière ces murs gris et froids naquit jadis le général Charles Beaudoin. Ce modeste artisan de la gloire militaire du Second Empire porta le nom de sa contrée à travers l'Europe et, dans les estaminets de Bourmont, autour d'une chopine, on a raconté bien souvent la victoire qu'il remporta contre les Russes

sur un pont des abords de Sébastopol. On se plaît à répéter ces paroles prononcées autrefois par le maréchal Mac-Mahon présentant le vaillant combattant à l'empereur Napoléon III : « Des hommes de la trempe de Beaudoin ne se prodiguent pas à la Cour, c'est sur le champ de bataille qu'il faut les voir. »

Maintenant, la maison natale du général est animée par les cris des enfants. Après Georges naissent successivement Ferdinand et Louis. Rapidement, le Dr Michel devient un notable et entre au conseil municipal où il siège aux côtés de ses deux confrères, les Drs Laumont et Collin. Jusqu'à la fin de sa vie, en 1915, il restera conseiller municipal, étudiant avec sérieux et conscience les problèmes de chemins vicinaux, de budgets communaux et de cylindrage de rues. En 1908, à l'âge de soixante-seize ans, il sera même élu maire, responsabilité qu'il abandonnera deux ans plus tard en envoyant cette lettre à son préfet : « Mon âge avancé ne me permet pas autant qu'il conviendrait de m'occuper des intérêts de la ville non plus que des affaires municipales. » Sa dernière décision de maire de Bourmont aura été d'acheter la source de la Belle-Fontaine qui, aujourd'hui encore, alimente la localité en eau potable.

En 1873, le conseil municipal est saisi d'une affaire d'importance : il s'agit d'apporter l'aide de la mairie au retour des cendres du général Beaudoin, mort à Alger. On ne saurait, évidemment, se soustraire à une si noble tâche et rien n'est épargné pour permettre aux mânes du héros de venir trouver un dernier repos en sa terre natale. La dépouille du vieux soldat sera inhumée aux portes du village, près de la ferme familiale. Événement considérable pour le bourg qui croit sentir souffler sur ses hauteurs le vent de l'histoire.

Tout cela bouscule certes la vie tranquille des Bourmontais mais préoccupe bien peu le Dr Michel : le 29 juillet de cette même année 1873, son épouse vient de donner le jour à un quatrième fils que l'on prénomme Albin-Jules. Accompagné de son collègue le Dr Collin et du pharmacien Vouillemin, le père est allé déclarer la naissance à la mairie et la vie reprend calmement rue Saint-Nicolas. Un cinquième enfant, une petite fille enfin, Marie-Louise, naîtra quelques années plus tard.

Les saisons se succèdent. Autour de Bourmont, les prés s'enflamment de l'ocre de l'automne puis blanchissent de neige et redeviennent verts. Maintenant les enfants Michel dévalent chaque matin les ruelles abruptes pour se rendre à l'école des garçons en contrebas. Les aînés montrent de belles dispositions : comme papa, Georges s'intéresse déjà aux sciences ; Louis et Ferdinand, eux, se passionnent pour les mathématiques. Seul Albin paraît s'ennuyer sur les bancs de la communale ; à travers les vitres poussiéreuses de la classe, il observe, curieux, le monde qui s'offre comme une promesse. Là-bas, on aperçoit Goncourt, berceau de la famille des fameux littérateurs, plus loin on devine Vroncourt où est née la Communarde Louise Michel, peut-être une parente car dans ces campagnes on retrouve de lointains cousins Michel dans tous les villages. Ces noms évoquent les lauriers littéraires et les soubresauts de la politique ; comme la vie à Bourmont semble terne à côté de ce bouillonnement à peine entrevu, tout juste imaginé.

Parfois pourtant, on reçoit à la maison un respectable monsieur aux cheveux ondulés et à la barbe foisonnante :

c'est Ernest Flammarion. Originaire de Montigny-le-Roi, à vingt-cinq kilomètres de Bourmont, le célèbre éditeur a quitté la Haute-Marne dans son enfance, mais il y revient régulièrement ; visites nostalgiques qui le mènent chez ses parents et chez quelques amis conservés dans la région et qui lui font retrouver les délices rustiques de la soupe au lard. Il connaît Bourmont depuis son plus jeune âge, au temps où ses grands-parents habitaient Illoud, à un jet de pierre de la colline ; il a dévalé bien des fois ces coteaux plantés des vignes du grand-père et jamais il n'oubliera les fêtes automnales qui ensoleillèrent son enfance : « On y récoltait une piquette qui vous faisait grincer des dents. Mais quelle joie pendant les huit jours de vendanges ! Ensuite, nous nous grisions de l'odeur de l'alambic quand grand-papa Louis faisait bouillir son marc, dont il était le principal consommateur¹... »

Ernest Flammarion... Albin a bien souvent lu ce nom sur la couverture des livres illustrés qu'il dévore et, le soir, papa raconte comment, à Paris, si loin de là, ce sévère personnage publie les ouvrages des plus grands écrivains du temps : Emile Zola, Eugène Sue, Alphonse Daudet, Hector Malot... Alors cet univers, si souvent rêvé les yeux rivés sur la plaine nue, semble prendre forme. Cet hôte placide apporte à Bourmont un peu de l'agitation parisienne et, longtemps après son départ, on croit sentir encore dans la maison les ombres de Thérèse Raquin, du Juif errant ou de Tartarin de Tarascon, tous ces personnages littéraires dont Albin sait que l'austère M. Flammarion est un peu le père.

1. Témoignage d'Ernest Flammarion dans *La Gazette de Monaco*, 5 février 1931.